Formation universitaire au féminin

Autor(en): **Grandjean, Martine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **69 (1981)**

Heft [1]

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-284268

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

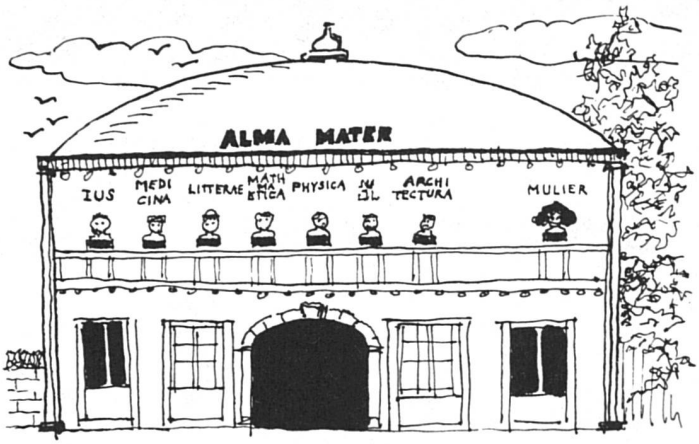
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Formation universitaire au féminin



Il est long le chemin entre Maman en tablier montrant à Papa le ballon coincé dans le cerisier... et les chaires d'université qui se multiplient dans ce qu'on appelle les «Women's Studies». Chemin qui passe — évidemment — par les mouvements de femmes.

Voilà plus de dix ans qu'existent aujourd'hui les Etudes Féminines (insatisfaisante traduction de « Women's Studies ») et pourtant, peu de gens en Europe savent au juste de quoi il s'agit.

Nées aux Etats-Unis dans le climat euphoriquement contestaire des mouvements estudiantins et féministes conjugués, les Etudes Féminines sont une nouvelle manière de concevoir le Savoir Scientifique avec deux grands S.

Tout a commencé lorsqu'à l'Université de Princeton (New Jersey), un groupe de femmes se mit à étudier les schémas sexistes véhiculés par les manuels utilisés dans l'enseignement primaire. Un rapport accablant en sortit : « Dick et Jane comme victimes », où l'on relève que si l'enseignement primaire fait bien quelque cas des mamans, celles-ci n'ont en général comme seul attribut qu'un tablier de cuisine qui cache avec peine leur stupidité inhérente. Heureusement que papa, qui va tous les jours au travail, rentre sagement à la maison pour régler les graves problèmes de la maison, tel que le ballon coincé dans l'arbre du jardinet. Quant aux petites filles des manuels d'école primaire, elles sont aussi stéréotypées que leurs mères, ce qui ne présage rien de bon pour l'avenir.

A la suite de cette étude, et d'autres faites par des groupes d'enseignants et de parents d'élèves, la demande d'un changement dans le cursus éducatif se fit pressante.

Curieusement, c'est au niveau universitaire que les choses allèrent le plus vite. Les femmes du mouvement féministe avaient vécu, à l'intérieur du mouvement des femmes, une découverte qui devait changer leur vie et... celle de leurs collègues étudiantes : l'histoire personnelle racontée dans les « groupes de conscience » du mouvement prenait soudainement un sens et une pertinence. Tout d'un coup, les femmes se rendaient compte qu'elles vivaient à des milliers d'exemplaires la même oppression et que leur histoire (qui se confondait alors avec leurs histoires) n'était conscrite nulle part.

La révolution académique était née.

L'histoire unidimensionnelle

Exclues d'une histoire unidimensionnelle à la seule mesure de l'homme, les femmes prenaient conscience qu'on les avait privées d'un héritage culturel fondamental, la composante féminine constituant à elle seule la moitié de la société !

Au début, les Etudes Féminines se contentèrent d'intégrer dans le curriculum universitaire quelques cours centrés sur les femmes, tels que « les femmes dans la littérature » et « sociologie des rôles sexuels ». Il s'agissait de transformer le programme académique jusqu'alors normatif au masculin en un programme (simplement !) humain.

On ajouta au programme de nouveaux cours, « l'histoire des femmes aux Etats-Unis » ou encore, « le rôle des femmes dans la population laborieuse ».

Finalement, on en arriva à étudier la condition féminine à l'université au même titre que l'on fait une licence de droit ou de physique.

Petit à petit, les Etudes Féminines se développèrent un peu partout aux Etats-Unis et traversèrent même l'Atlantique pour atteindre quelques pays européens (Allemagne, Pays-Bas et pays scandinaves surtout). Mais le principe même des Etudes Féminines ne fait pas l'unanimité, loin de là. Aujourd'hui encore, on ose à peine mentionner le sujet devant l'ébauche de sourire ironique de son interlocuteur : « étudier les femmes à l'université ? On aura tout vu ! ».

Et pourtant. Prenez la psychologie. Dominée jusqu'à nos jours par Sigmund Freud qui a eu l'heureuse idée de nous définir par le manque, la psychologie classique nous enferme dans un ghetto d'envies de pénis dont on peut se demander s'il s'agit véritablement de notre identité profonde...

Autre exemple : la théologie, où l'interprétation officielle des textes sacrés nous laisse songeuses (voir dossier de décembre). Créées à partir d'une mâle côte première (donc secondaires), pécheresses et vierges à la fois, sans oublier les souffrances méritées d'une maternité néanmoins péremptoire... comment nous y retrouver au milieu de toutes ces attentes contradictoires ?

Même interrogation par rapport à l'économie. Ce n'est que récemment qu'est intervenue la notion de Produit Familial Brut (PFB), qui tient compte des millions d'heures de travail effectuées par les « femmes qui ne travaillent pas ». Comme le dit Andrée Michel (Les femmes dans la société marchande) : « Si le mari perçoit très bien ce qu'il apporte au couple (une semaine de travail de tant d'heures, un salaire dont le montant est déterminé et connu d'avance), par contre la « production invisible » de services domestiques fournie par son épouse lui échappe presque entièrement ». En dehors donc du système marchand monétarisé, les métiers de cuisinière, préceptrice, éducatrice, nurse, serveuse, hôtesse, femme de ménage, etc., n'ont aucune valeur économique reconnue.

Et ainsi de suite, toutes les sciences se prêtent à une relecture. Les producteurs de savoir scientifique ont beau essayer de nous prouver que la science est neutre et objective et que tout cela n'est que fadaises de bonnes femmes, nous ne jouons plus le jeu.

Après avoir **deviné** l'oppression des femmes, nous l'avons maintenant prouvée à coup de statistiques. Aujourd'hui, nous passons à autre chose : la tentative de **comprendre** ce que c'est que d'être né dans un statut de dominant ou de dominé, comprendre en quoi le savoir académique n'est pas plus objectif que vous et moi puisqu'il a d'office exclu la moitié de l'humanité. A partir de là, on peut parler d'éducation.

Martine Grandjean